

Opéra

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'excellent caractère, l'esprit et l'éducation de la jeune Anglaise.

L'année suivante, Napoléon commença de ressentir les premières atteintes de cette maladie à laquelle il devait plus tard succomber. Henriette, ne voyant plus son bienfaiteur, vint tous les jours à Longwood s'informer de sa santé; et, après avoir déposé son bouquet à l'un des serviteurs de la maison, elle s'en retournait bien tristement. Un jour, cependant, qu'elle était assise dans son jardin, elle entendit le roulement d'une voiture. Elle traversa le chemin et se trouva en présence de Napoléon. Aussitôt qu'elle l'eut regardé, la figure de celui-ci prit une expression de tristesse.

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas, mon enfant? lui dit-il tout doucement.

— Oui, sire, c'est vrai; mais maintenant Votre Majesté va se rétablir tout à fait.

— J'en doute, fit l'empereur en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Toutefois, aujourd'hui, vous le voyez, j'ai voulu vous faire une visite.

Il descendit en effet de sa voiture; et appuyé sur le bras du grand maréchal, il gagna la cabane. Quand il fut assis :

— Donnez-moi une tasse d'eau de la source, ma chère Henriette; cela apaisera peut-être le feu qui me dévore... Ici... fit-il en portant les deux mains à sa poitrine.

La jeune fille se hâta d'obéir. Dès que Napoléon eut bu, sa figure, de contractée qu'elle était, redevenait sereine.

— Merci! merci! ma chère enfant, lui dit-il avec bonté, cette eau a un peu calmé mes souffrances. Si j'en avais pris plus tôt, peut-être!... ajouta-t-il en levant les yeux au ciel; mais maintenant, il est trop tard...

— Alors, reprit Henriette en affectant de donner de la gaieté à son visage, que je suis heureuse que cette eau vous paraisse bonne! je vous en porterai tous les jours: elle vous guérira.

— Non! ma chère enfant, ce serait inutile, je ne m'abuse pas; c'est la dernière visite que je vous fais, je le sens. Il y a ici un *dolore sordo* qui me tue (et l'empereur désignait son côté); mais puisque je ne vous verrai plus, je veux vous laisser un souvenir de moi. Que puis-je vous donner?

A ces mots, la jeune fille ne put se contraindre davantage, et, fondant en larmes, tomba aux pieds de l'empereur, en disant :

— Votre bénédiction, sire.

Napoléon se leva, et bénit Henriette avec cette gravité que donne la foi, car il avait toujours eu les croyances qui font l'honnête homme: aussi mourut-il en chrétien, et vécut-il respectueux envers sa mère.

Depuis ce jour, Henriette ne manqua pas de se rendre religieusement à Longwood. Elle portait de l'eau de la source et toujours son bouquet, mais toujours aussi elle s'en retournait plus triste; car chaque jour elle rapportait des nouvelles plus alarmantes de la santé de l'empereur.

Au commencement de mai 1821, que le soleil était plus brillant que d'habitude et que plus gaie Henriette se rendait à Longwood, elle y arriva avec cette espérance d'enfant que lui donnait une secrète confiance dans l'eau de la source de son jardin. On lui avait dit, la veille, que l'empereur allait mieux, et son imagination reconnaissante avait tout de suite créé un miracle, et ce miracle, c'était la guérison de Napoléon.

Elle arrive... mais, hélas! que la réalité était loin de ses rêves! Elle trouve tout le monde consterné. Cette fois, craignant pour la vie de son bienfaiteur, et voulant au moins le revoir encore et lui dire un dernier adieu, elle demande à être admise auprès de lui. On lui répond qu'il est trop mal et que ce n'est pas possible. Elle prie, supplie d'abord en vain; mais enfin ses larmes ont tant de puissance qu'elle est introduite dans la chambre.

C'était le moment solennel où Napoléon, dans son lit de douleur, entouré de ses *fidèles*, après un long abattement, s'était relevé sur son séant et avait demandé qu'on plaçât devant ses yeux le buste de son fils et qu'on lui ouvrit la fenêtre qui était du côté de la France; puis, après avoir adressé des adieux touchants à cette chère patrie, le délire s'était emparé de sa tête, ses membres s'étaient raidis par les convulsions, ses yeux étaient devenus fixes, on avait encore entendu ces quelques mots inarticulés sortir de sa bouche: *France!... mon fils!...* puis rien: Napoléon avait cessé de vivre.

A ces mots, à cette vue, les fleurs que la jeune

filles venait offrir s'échappent de ses mains tremblantes; elle-même tombe à genoux; puis, faisant un effort, elle essaye de saisir la main que Napoléon a hors du lit, sans doute pour y poser ses lèvres... mais aussitôt sa tête se penche, sa bouche se décolore, ses paupières s'appesantissent, et elle tombe doucement au pied du lit comme succombant à un sommeil irrésistible...

Henriette ne se réveilla plus.

(Napoléon au bivac,

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.)

La couson dâo lârro.

Samuëyet Botzet a ion dâi pllie bi domaines dè per tsi no, et pu dâi bounès lettrès de reintă dèzo 'na pile dè leinsu, parce que l'est trâo pingre por avâi on bureau. L'est bin tant rapiâ que farâi dâi dettès pillietout què dè tzandzi 'na pice. Mâ sa piratèri n'a pas pu détiendrè su son valet, por cein que sa mère l'a gâtâ ein l'ai bailleint, ein catzon, l'ardzeint de sè z'aô.

Coumeint daissè ètrè dragon, por l'orgouè dè la famille et que frâyè on pou avouè la hiauta, mafion l'ardzeint dâi z'âo ne pào pas suffirè, et ein rusâ compagnon que l'est lo futur tzasseu à tzéau, s'ein va reimpliâ dè teimps ein teimps on sa dè fromeint âo grenâi, que cein ne sè cognâi pas âi poucheints moués que l'ein ont. Pu lo portè âo bolondzi que fâ dicè dâi prâo bounè z'affèrè.

On dzo que sè creyâi bin à l'abri, lo dzouveno lârro dècheindai lè z'égras avouè on sa sa s'n'épaula, quand l'out son père qu'ad-vressai la porta. On demi-tor por remontaït fut lestameint fè, mâ lo vilho, qu'est maufileint qu'on dianstro, guegnè amont et l'âi criè :

— Que fâ-tou ique avouè ci sa?

— L'est lo valet âo bolondzi que m'a de dè lo lài reduirè por quoquiè dzors, repond l'auto sein grulâ maugra la couson.

— Ne vu rein dè ci commerce perque, brâmè lo père; fot-mè lo camp avouè ton sa et ne te mèclliâ piequa dè cliâo z'affèrès.

Vouaïque coumeint, frou dè couson, lo valet à Samuëyet a pu continuâ à eimprontâ dâi z'écus à son père tant qu'âo dzor iô s'tuce a z'u botzi dè soelliâ et iô lè ballès picès ont bintout fè 'na dansè dè la mètzançe. R. D.

Le cordonnier de M. Loubet

La *Libre Parole* publie, sous ce titre, la facétie suivante :

« On a beau nous affirmer que tous les habitants de Montélimar vont faire fête à M. Loubet, j'en connais au moins un qui boudera. C'est le cordonnier Trieu.

Le cordonnier Trieu est un très brave homme et un bon Français. Il a inventé une chaussure de troupes, qu'il n'a pu faire adopter par l'administration militaire, mais qui — si j'en crois les attestations qu'il m'a montrées — a été reconnue supérieure à la plupart des modèles actuellement en usage.

Je le vois encore, ce bon Trieu, assis devant la fenêtre de son modeste logis, remettant des clous à une vieille paire de souliers et *siffotant* des airs...

J'étais allé le trouver sur l'indication du général Luxeux. Il me conta son histoire.

— M. Loubet, me dit-il, est un monteur de coups, qui promet beaucoup, mais qui ne tient jamais. J'ai été jadis un de ses partisans les plus enthousiastes. Il m'avait *entortillé*. Il m'avait donné sa parole de me faire nommer expert pour la réception des chaussures dans les magasins militaires.

Comme un service en vaut un autre, je lui avais fait cadeau d'une superbe paire de souliers de chasse. Il l'avait acceptée. Seulement, la nomination promise n'arrivait pas. Trois ans plus tard, en 1892, je me dis : « Trieu, mon ami, M. Loubet est ministre, tu devrais lui « rafraîchir » la mémoire en lui envoyant

une seconde paire de souliers. » Je me mis aussitôt à l'ouvrage et je lui « conditionnai » des brodequins — des brodequins de première ! Et, par une attention qui était délicate, n'est-ce pas, monsieur? je m'arrangeai de façon à ce que les clous des semelles et des talons formassent ces mots : *Emile Loubet, président du Conseil, 1892.*

Un ami porta cette œuvre de choix au ministère. M. Loubet s'en montra enchanté. Je me dis : « Mon Trieu, ton affaire, cette fois, est dans le sac. » Je me trompais, monsieur. Malgré ses promesses et malgré mes brodequins, M. Loubet ne fit rien pour moi. Il ne peut pourtant pas dire que ce n'était pas convenu, puisqu'il m'avait laissé prendre la mesure de son pied !

Trieu enfonça quelques clous avec colère, puis il reprit :

— Cependant, je ne désespérais pas. Dans des lettres innombrables, — tenez, en voici une vingtaine, je vous les donne, — M. Loubet me répétait qu'il s'occupait de moi. Mais, en 1894, j'eus la preuve qu'il me bernait. Il m'avait encouragé à concourir à Bourges, pour ledit emploi d'expert. Il prétendait que, sans examen, aucune protection ne pourrait me le faire obtenir. L'examen fut des plus simples. Je le passai avec brio, je peux le dire sans me vanter, car dans mon métier je n'en crains pas !... Eh bien, je fus retoqué. Il fallait un cordonnier. On prit un sellier. »

Glion-Naye. — La compagnie du Glion-Naye a adopté de nouveaux tarifs qui faciliteront l'accès des Rochers de Naye. C'est ainsi que pour des sociétés de 50 personnes et plus, le prix du billet aller et retour est de 5 francs au lieu de 12 francs; pour les écoles, 3 francs par personne. Pour des trajets partiels, les écoles bénéficient d'une réduction de 60 %. Les billets d'abonnement mettent le prix de la course à 8 fr. 10. Billets du dimanche : 6 francs. Billets Naye-Territet, le dimanche, par un des deux premiers trains, 2 fr. 50 (ces deux sortes de billets seront en vigueur du 1^{er} juin au 30 septembre).

Inauguration du monument de Vidy. — C'est demain après midi, à trois heures, qu'aura lieu la remise à la Ville du monument élevé à Vidy à la mémoire du major Davel. Des allocutions seront prononcées par MM. Thélin, pasteur, Secreten, rédacteur, et Gagnaux, syndic. *L'Union chorale* et *l'Union instrumentale* prêteront leur concours à cette patriotique cérémonie.

OPÉRA. — Jamais troupe meilleure; jamais saison plus réussie. Les succès succèdent aux succès. Mardi, *Lucie de Lammermoor*, qui a été, pour M^{lle} Chambellan surtout, un vrai triomphe. Hier, *Mignon*, l'opéra favori des Lausannois. Demain, deuxième de *La Traviata*. Demandez leur avis aux spectateurs de la première représentation et courez prendre votre billet, tandis qu'il y en a encore. Nous ne saurions mieux dire.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

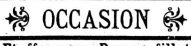
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

MENUS ET CARTES DE TABLE

		Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que:
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,		
dep. Fr. 1 — p. m.		
Milaines, Bouxkins, Cheviots p ^r hommes » 2 50 »		
Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 »		
Cotonnerie, toiles écorées et blanches » — 20 »		
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. —		
Adresse: Max Wirth, Zurich.		

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.